

akira mizubayashi le monde entier est comme un pays étranger...

L’écrivain japonais Akira Mizubayashi (水林章) n’aime pas les voyages et l’écrit en français dans le texte pour *prismes*. Invité en mars 2018 par la HEP Vaud, il se disait « tombé en amour » dans la langue française, coup de foudre qui a radicalement changé le cours de sa vie. À force de naviguer entre deux cultures, le voici devenu familier de « cette sensation étrange qui saisit celui qui n’a plus d’ancrage nulle part. » Ainsi, Akira Mizubayashi est devenu « un habitant du Royaume intermédiaire ».

Je n’aime pas les voyages. Je suis bien là où je suis, à Tokyo comme à Paris. Mon poissonnier et ma marchande de légumes passent à peine cinq jours en France pour voir en deux heures Le Mont-Saint-Michel, pour manger à Paris des croissants et une baguette, pour y respirer de l’air plus pollué que celui de Tokyo. L’industrie touristique a inventé cette forme extrême du voyage qui n’en conserve que le nom pour désigner le contraire de ce qu’il semblait signifier primitivement. Le voyage tel qu’il est devenu dans son dernier avatar capitaliste est, si j’ose dire, une *extension du domaine de soi*: au lieu de se rendre étranger à soi-même dans le regard qu’on porte sur l’étranger, sur l’étrange, sur l’autre, on se livre à un mouvement d’appropriation et de naturalisation de ce qui est radicalement différent de vous. On se transporte dans l’autre pour effacer toute trace de l’altérité. C’est cela aussi la mondialisation.

Dans cette extension infinie du domaine de soi, la place de la langue paraît extrêmement réduite.

Je n’aime pas les voyages.

**Je suis bien là où je suis,
à Tokyo comme à Paris.**

Grâce à une avancée foudroyante de l’informatique et de la technologie de la traduction, chacun a désormais dans son smartphone une application qui traduit instantanément dans de très nombreuses langues ce qu’on a envie de dire. Certains spécialistes de la traduction automatique penseraient même que dans un avenir proche, les gens seraient libérés de la hantise d’apprendre l’anglais dans sa forme mondialisée, c’est-à-dire appauvrie, qu’on appelle le *globish*, cet outil universellement valorisé ici comme ailleurs dans la politique de la formation des dou-teux *citoyens du monde*.

Ce qui est à craindre, c’est l’enfermement chez soi contrairement à ce que laisse imaginer

la sensation, grisante, d’une diversité de paysages procurée par les kilomètres parcourus en un rien de temps. Où qu’on aille, c’est finalement toujours le MÊME qui s’offre à vous à travers un environnement chaque fois différent. On ne rencontrera jamais l’AUTRE en *globish* ni dans l’utilisation *addictionnelle* de son smartphone muni de l’application magique, en dépit de l’illusion prégnante de l’ouverture infinie.

J’ai longtemps officié dans l’enseignement supérieur japonais en qualité de professeur de langue et littérature françaises. Pendant les quinze dernières années de ma carrière où l’importance de ce qu’on appelle Cadre européen commun de référence pour les langues (CECRL) allait en croissant, j’ai constamment éprouvé un malaise à côté de certains collègues farouchement partisans de la *communication* et de la conception *instrumentaliste* de la langue. Car, ce que j’avais expérimenté moi-même en *m’immergeant* dans la langue française, en apprenant à exister autrement que dans ma langue de naissance à travers une lente et patiente acquisition de cette langue étrangère, était tout à fait autre chose que le confort procuré par l’extension du domaine de soi précédemment évoquée.

Une malaise singulier

Tout a commencé, lorsque j’avais seize ou dix-sept ans, par un malaise singulier qui s’était installé en moi et qui ne me quittait guère. L’adolescent s’éveillait au monde. Il désirait ardemment se lier à autrui. Il voulait aimer et être aimé en retour. Mais la seule langue à sa disposition, sa langue de naissance, celle qu’il entendait autour de lui et en lui, celle qui *circulait* dans le monde environnant ne lui semblait pas être de nature à ouvrir un espace de coexistence heureuse.



akira mizubayashi
le monde entier
est comme
un pays étranger...

On se transporte dans l'autre pour effacer toute trace de l'altérité.

C'est cela aussi la mondialisation.

Au contraire, elle paraissait cruellement privée de profondeur, de sincérité, d'authenticité; autrement dit, elle était marquée par je ne sais quelle *insoutenable légèreté*. Alors, naturellement, l'adolescent s'est tourné vers un art qui n'avait pas besoin de mots, mais qui lui procurait de l'émotion, une émotion quelquefois proprement bouleversante: la musique. Il a parcouru tout un continent de musique symphonique de Haydn à Mahler en passant par Brahms et Schumann avant d'atterrir dans la vaste contrée des opéras de Mozart. La découverte émerveillée des *voix concertantes* dans *Les Noces de Figaro* et *La Flûte enchantée* a été décisive et l'a comblé plus que la somptueuse architecture vocale des opéras italiens de Verdi et de Puccini qu'il avait découverts précédemment. La musique mozartienne *pansait* les plaies ouvertes par la déficience des mots.

La musique mozartienne
pansait les plaies ouvertes
par la déficience des mots.

Mais, presque en même temps que la musique mozartienne qui lui révélait les frémissements cristallins du chant de Suzanne ou de Pamina au-delà de leurs paroles, un évènement décisif l'a conduit définitivement vers la langue de Molière. Ce fut la rencontre, dans son œuvre, avec le philosophe Arimasa Mori (森有正, 1911-1976). Celui-ci enseignait alors le japonais et la littérature japonaise aux Langues Orientales devenues aujourd'hui l'INALCO. Issu d'une grande famille aristocratique, petit-fils d'un ancien ministre de l'ère Meiji (明治時代, 1868-1912), il avait commencé à apprendre le français dès l'âge de six ans.

Recommencer sa vie en s'immergeant dans une langue qui n'est pas sienne

Devenu professeur à l'Université de Tokyo, il a eu, en 1950, l'occasion de partir pour la France afin de préparer une thèse en philosophie sous la direction de Jean Wahl (1888-1974). Mais ce qui l'attendait à Paris, c'était la singulière expérience de ne pas bien saisir le français alors qu'il avait derrière lui plus de trente ans de pratique de cette langue. Il mettait en doute les paroles pleines de certitude des journalistes correspondants des grands quotidiens japonais, qui, eux, manifestement, se sentaient parfaitement en mesure d'accomplir leur travail de journaliste-reporter. Mori comprenait le français infiniment mieux que n'importe quel Japonais vivant alors à Paris, j'en suis persuadé; mais il avait une *humilité* que les autres n'avaient pas, celle de se faire petit, celle de reconnaître que l'espace de la langue était infiniment plus grand et infiniment plus étendu que celui qu'on peut arpenter en quelques années d'études.

Alors, il a décidé de ne pas rentrer au Japon, de rester à Paris pour *s'installer* dans la langue du pays d'accueil. C'était une décision grave, radicale, voire insensée, car cela signifiait qu'il devait sacrifier la vie qu'il avait construite jusque-là dans son pays, entre autres sa famille et son prestigieux poste de professeur à l'Université de Tokyo. Il a décidé de repartir de zéro en français en ouvrant un manuel pour écoliers. Je me rappelle encore l'ébranlement de tout mon être que j'ai éprouvé à la lecture des lignes où Mori parlait de cette décision invraisemblable de *recommencer sa vie* en s'immergeant dans une langue qui n'était pas la sienne, en adoptant la posture d'un enfant qui s'ouvre au monde. Mori m'indiquait un chemin, celui de la langue française dont il parlait admirablement comme un moyen d'accès privilégié au plus profond de son existence. Avancer

... [Mori] avait une *humilité* que les autres n'avaient pas, celle de se faire petit, celle de reconnaître que l'espace de la langue était infiniment plus grand et infiniment plus étendu que celui qu'on peut arpenter en quelques années d'études.

à mon tour pas à pas sur le chemin de cette langue qui devait servir à autre chose qu'à répéter des mots légers, flottants, circulants, passe-partout comme des pièces de monnaie, voilà le traitement qu'il me fallait pour me guérir des *maux de langue* dont je souffrais. Mori, dans ses pages où il faisait part d'un interminable voyage *interstellaire*, si j'ose dire, dans et par la langue de Descartes et de Pascal dont il était spécialiste, me demandait en quelque sorte si j'étais prêt à entreprendre un voyage similaire qui exigeait de moi un engagement total et désintéressé, une discipline de fer, une endurance à toute épreuve. C'était à ce prix-là que je pouvais me donner le plaisir de *voyager*, c'est-à-dire de naître consciemment au *monde-langue* dont j'allais découvrir petit à petit les habitants, la société qu'ils formaient entre eux, les paysages dans lesquels ils vivaient et évoluaient.

U
Un voyage de cinquante ans

Je suis né en français à dix-huit ans. Je viens tout juste d'avoir soixante-huit ans. Cela fait donc cinquante ans que ça dure, ce voyage. Qui suis-je après tant d'années d'errance *hors* de ma langue et, donc, *hors* de mon sol natal? Qu'est-ce que je suis devenu en me livrant à ce voyage permanent et interminable dans l'espace d'une étoile étrange et étrangère où j'ai atterri donc à l'âge de dix-huit ans? Je ne sais pas puisque je ne saurais imaginer ce que je serais aujourd'hui si je n'avais pas connu cette *sortie hors de moi*, hors de ce moi d'enfance formé par la langue que j'ai reçue de mes parents. Mais une chose est sûre: c'est que



Hiroshige, *Les voyageurs surpris par la pluie soudaine, Shono-Hakuu*, tiré de la série des *Cinquante-trois Stations du Tōkaidō* (1828-1839).
Wikimedia Commons, domaine public

j'en suis arrivé à me méfier des *identités*, surtout de l'identité brandie par celles et ceux qui croient à la clôture et à la pureté de leur communauté nationale et/ou culturelle. Les *identitaristes*, s'enorgueillissant de la spécificité (qui tourne vite à la supériorité) de leur identité, repoussent les *autres* hors de leur communauté du Même parfaitement verrouillée.

Exemple: les Japonais, qui tiennent à l'*identité nipponne* comme à la prune de leurs yeux, stigmatisent les concitoyens critiques à l'égard de certains aspects de leur pays, tout particulièrement ceux qui osent réfléchir à l'héritage négatif du système impérial et de l'empire du Grand Japon. Ce fut, selon l'inoubliable leçon de mon père, l'attitude des militaro-fascistes pendant la Guerre de quinze ans (1931-1945). C'est, aujourd'hui, celle de l'extrême droite, ultranationaliste et négationniste, *incroyablement* présents dans le paysage politique.

Je ne crois pas à l'*âme* nipponne, pure et éternelle. Rien n'est pur, rien n'est éternel. Je serai plutôt aux côtés de l'écrivain Kanzo Uchimura (内村鑑三, 1861-1930), auteur de *Comment je suis devenu chrétien*, qui aurait dit: « Le pays auquel je ne suis lié que par le hasard de ma naissance ne mérite pas mon amour ». Les mots de Uchimura me vont droit au cœur, mais ceux de Hugues de Saint-Victor (1096-1141) ce théologien du Moyen Âge que j'ai découvert grâce à deux grands voyageurs littéraires, Edward Saïd (1935-2003) et Erich Auerbach (1892-1957), l'un citant l'autre, me touchent davantage encore: « L'homme qui trouve douce sa patrie est encore un tendre débutant; celui pour lequel tout sol est comme son sol natal est déjà fort; mais celui-ci est parfait pour qui le monde entier est comme un pays étranger. ».

Mon voyage dans et par le français se poursuivra encore longtemps, très longtemps... /

Avancer à mon tour pas à pas sur le chemin de cette langue qui devait servir à autre chose qu'à répéter des mots légers, flottants, circulants, passe-partout comme des pièces de monnaie, voilà le traitement qu'il me fallait pour me guérir des *maux de langue* dont je souffrais.